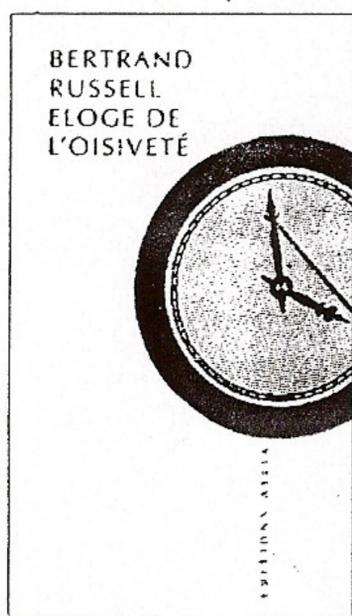


COUP DE CŒUR

ABOLIR LE BOULOT

Il y a une littérature de la paresse. Paul Lafargue et son « Droit à la paresse ». Kasimir Malevitch et sa « Paresse comme vérité effective de l'homme ». Même Bertrand Russell s'était fendu d'un « Eloge de l'oisiveté ». C'est ce qu'on découvre grâce à la première traduction de cet essai, écrit en 1919. Venant d'un philosophe, anglais de surcroît, on pouvait s'attendre à un exercice de style sur les avantages intellectuels du laisser-aller. Derrière l'humour, on découvre en fait une machine de guerre contre la bêtise. La société, prophétisait Russell, s'enfoncera dans ses contradictions tant



qu'elle survalorisera le travail. Un cinquième de la population suffit à entretenir l'humanité, mais, plutôt que de répartir équitablement ce labeur, on surcharge les uns et on délaisse les autres : absurdité économique. Les loisirs passifs (cinéma, football, radio-télé, dirait aujourd'hui Russell)

ont été substitués aux loisirs actifs (fête de village, apprentissage des arts) : absurdité sociale. Travailler pour gagner de l'argent est bien, le dépenser est mal : absurdité philosophique. Car ce sont les oisifs qui ont « cultivé les arts, découvert les sciences, écrit les livres, inventé les philosophies, affiné les rapports sociaux ». Pourquoi donc ne plus reconnaître à l'oisiveté son utilité sociale ? Par bêtise. Même si, conclut Russell, « il n'y a pas de raison de persévérer dans notre bêtise indéfiniment ».

GUILLAUME ALLARY

■ « Eloge de l'oisiveté », de Bertrand Russell (Allia). Parution le 21 janvier.